

A woman with long, curly red hair is smiling and looking to her left. She is wearing a bright pink, short-sleeved, form-fitting swimsuit. She stands on a sandy beach with the ocean waves visible in the background. Above her, a string of colorful triangular flags (yellow, red, blue, and white) is strung across the frame. The sky is a clear, bright blue. The overall mood is cheerful and summery.

NATHALIE ROY

Ça peut
PAS
être
pire.

DE LA MÊME AUTEURE

La Vie sucrée de Juliette Gagnon, tome 3, *Escarpins vertigineux et café frappé à la cannelle*, Éditions Libre Expression, 2014.

La Vie sucrée de Juliette Gagnon, tome 2, *Camisole en dentelle et sauce au caramel*, Éditions Libre Expression, 2014.

Pourquoi cours-tu comme ça ?, collectif, Éditions Stanké, 2014.

La Vie sucrée de Juliette Gagnon, tome 1, *Skinny jeans et crème glacée à la gomme balloune*, Éditions Libre Expression, 2014.

La Vie épicée de Charlotte Lavigne, tome 4, *Foie gras au torchon et popsicle aux cerises*, Éditions Libre Expression, 2013 ; collection « 10 sur 10 », 2016.

La Vie épicée de Charlotte Lavigne, tome 3, *Cabernet sauvignon et shortcake aux fraises*, Éditions Libre Expression, 2012 ; collection « 10 sur 10 », 2016.

La Vie épicée de Charlotte Lavigne, tome 2, *Bulles de champagne et sucre à la crème*, Éditions Libre Expression, 2012 ; collection « 10 sur 10 », 2016.

La Vie épicée de Charlotte Lavigne, tome 1, *Piment de Cayenne et pouding chômeur*, Éditions Libre Expression, 2011 ; collection « 10 sur 10 », 2016.

NATHALIE ROY

Ça
peut
PAS
être
pire...

*À toutes les filles qui ont fait la paix avec leurs corps.
Et à toutes celles qui souhaitent y arriver...*

Prologue

The day the shit hit the fan

J' en oublie des bouts, c'est clair ! Peut-être que je suis atteinte d'une forme précoce de la maladie d'Alzheimer ? Ou seraient-ce mes problèmes de concentration qui me font carrément perdre la mémoire ?

C'est impossible que je ne me rappelle pas où elles sont. Je les avais hier après-midi chez Zofia. Fichues sandales roses, montrez-vous ! Tout de suite !

Je fais le tour de mon petit appart une fois de plus, mais aucune trace de mes chaussures préférées. Celles que j'avais prévu porter aujourd'hui, puisqu'elles sont assorties à mon vernis à ongles et à mes boucles d'oreilles. Un peu de couleur pour agrémenter ma robe noire qui m'amincit et que j'enfile souvent après un week-end festif... Donc à peu près tous les lundis.

Je regarde de nouveau l'heure sur mon iPhone. 8 h 55. Si ça continue, je vais être en retard et les clients

se heurteront à une porte fermée. J'ai beau être la gérante de la plus chouette boutique de vêtements de la rue Saint-Denis, ça ne me donne pas le droit de faire poireauter les gens.

Encore moins par une journée de canicule comme celle de ce début de juillet. Même pas 9 heures et il doit faire plus mille degrés. Bon, d'accord, j'exagère, mais je suis convaincue que le thermomètre indique au moins vingt-sept degrés Celsius. Et c'est sans compter le fameux facteur humidex.

C'est lui qui fait couler de la sueur dans mon dos et frissonner ma longue chevelure rousse comme si j'avais une permanente des années 1980. Mes cheveux, je les préfère nettement quand il fait moins chaud et que je forme de belles boucles souples avec le fer plat. Mais aujourd'hui, ça ne sert à rien. C'est pourquoi je les ai attachés en queue de cheval. Ça, c'est mon dernier recours. J'essaie le plus possible de les laisser encadrer mon visage... Comme ça, il paraît moins rond.

Assez perdu de temps, Valéry Aubé ! Choisis d'autres souliers, qu'on en finisse ! À contrecœur, j'opte pour mes ballerines beiges. Au moins, elles ont le mérite d'être confortables.

Je passe ensuite à la salle de bain pour me brosser les dents quand je trébuche sur une paire de gougounes... que je ne reconnais pas. Hein ? À qui appartiennent-elles ? Et c'est là que tout me revient. La fin de soirée bien arrosée chez ma meilleure amie, ma voiture que j'ai laissée dans sa rue pour rentrer à pied... en portant ses chaussures. Et mes sandales roses que j'ai oubliées dans son salon, sous la table à café. Voilà ! Le mystère est éclairci !

Non pas qu'il y ait de quoi se réjouir d'avoir bu trop de rosé au point d'avoir des trous de mémoire, mais au moins j'ai la confirmation que je ne suis pas en train de perdre la boule. Tout pour être rassurée... enfin, presque.

Quelques minutes plus tard, je dévale l'escalier extérieur de mon immeuble en mangeant une barre muesli insipide en guise de déjeuner. Ouin...

Je me dirige vers la boutique d'un pas encore plus rapide que d'habitude. Je tourne le coin de la rue Marie-Anne pour me retrouver sur l'artère où est situé le commerce dont je suis responsable depuis trois ans. Une belle grande boutique bien éclairée avec des planchers en porcelaine brillante crème, un mur de pin blond derrière le comptoir de la caisse et de jolis luminaires argentés suspendus un peu partout. J'adore y travailler et je suis fière de *mon* magasin.

Bon, d'accord, il ne m'appartient pas, à moi, il est plutôt la propriété d'une importante chaîne canadienne qui compte une soixantaine de boutiques dans tout le pays. Mais, dans mon cœur, c'est le mien. Je me suis totalement investie pour lui redonner le lustre qu'il avait perdu avant mon arrivée. J'y ai fidélisé la clientèle et ai ramené un climat de travail sain en me débarrassant des vendeuses qui semaient la pagaille dans l'équipe. Maintenant, tout le monde travaille dans la bonne humeur.

En plus, les vêtements qu'on y vend sont vraiment top. À la fois classiques et tendance. Et avec mon rabais d'employée, j'en profite allègrement. Surtout quand la coupe et la taille me conviennent.

J'arrive devant le café où j'ai l'habitude de m'arrêter pour m'acheter un latté à la cannelle (allégé tous les lundis matin), mais cette fois je passe tout droit. J'y reviendrai ce midi sans faute. Et j'ajouterai à ma commande un sandwich aux légumes grillés sans pesto. Celui dont je me contente à chaque retour de week-end.

En poursuivant mon chemin, je vois Daisy, la propriétaire d'un petit studio spécialisé dans la création de jeux vidéo, qui marche dans ma direction. C'est une femme que j'aime beaucoup et dont j'admire le sens des affaires. Nous prenons souvent un café ensemble et on discute business.

Daisy est une entrepreneure peu banale. On le devine juste à son prénom... Qui aurait l'idée d'affubler son enfant d'un nom de canard? Les parents de Daisy Michaud, eux, l'ont fait.

Ce qui me plaît chez elle, c'est qu'à cinquante-trois ans Daisy ne craint pas d'être entourée de jeunes geeks souvent pédants et qui croient tout savoir. Elle n'hésite pas à les remettre à leur place en leur démontrant qu'elle en connaît tout autant qu'eux sur les jeux vidéo, sinon plus. Son entreprise obtient d'ailleurs un franc succès.

C'est elle qui m'a convaincue de m'inscrire à l'université en septembre prochain pour y entamer un certificat en marketing à temps partiel. Au début, je n'étais pas trop certaine de l'utilité de retourner sur les bancs d'école à trente-quatre ans, mais l'envie de posséder un jour ma propre boutique m'a incitée à le faire.

— Salut, Daisy!

Son visage habituellement rayonnant se décompose dès qu'elle m'aperçoit.

— Ahh, Valéry! Ma pauvre chouette!

Surprise, je mets quelques secondes à réagir à ce qu'elle vient de dire. Il faut comprendre que mon attention est entièrement portée sur sa tenue. Ce matin, elle a poussé l'excentricité assez loin avec sa jupe jaune citron décorée d'immenses pois noirs et des lunettes en plastique du même jaune. Heureusement, son petit chemisier foncé est plus discret, mais son allure de soleil radieux me donne légèrement la nausée. Il est vraiment temps que je fasse son éducation vestimentaire.

— Hein? Comment ça, ma pauvre chouette?

Daisy bafouille en me regardant avec pitié. Je n'y comprends plus rien. Même que ça m'inquiète un peu.

— La... la boutique, ajoute-t-elle.

— Quoi, la boutique?

— Ben, ben... Tu sais.

Bon, là, ça suffit ! Si Daisy n'est pas capable de me dire ce qui se passe, je vais aller aux renseignements moi-même. Elle me fait craindre le pire avec son air de chien battu. Et si *mon* commerce était en feu ?

Je laisse en plan ma compagne qui semble sous le choc et je cours vers le magasin. Aucune flamme apparente, aucune odeur de fumée, aucune sirène de pompier, ça augure bien.

En arrivant devant, je suis catastrophée. De grandes affiches ont été installées dans la vitrine, cachant le décor que j'avais créé la semaine dernière et qui mettait en valeur ma collection de l'été préférée, celle de la mode marine.

« Mégavente-surprise... Solde jusqu'à 80 %... Liquidation... Tout doit partir... Vente de fermeture. »

QUOI ? Vente de fermeture ? C'est quoi, cette histoire ? Il y a une erreur, c'est certain ! Je n'ai jamais entendu parler d'une telle possibilité. D'autant plus que les résultats sont plutôt bons depuis le début de l'année. Pas faramineux, mais très respectables dans le contexte actuel.

La porte d'entrée n'est pas verrouillée, je l'ouvre donc avec fracas. Au comptoir, à *mon* comptoir, devrais-je préciser, j'aperçois Malcolm. Comme toujours, il est vêtu d'un complet Hugo Boss même si on n'en vend pas dans nos boutiques. Ça me dérange chaque fois.

Malcolm fait partie de la direction de la chaîne de magasins, basée à Toronto. Un genre de directeur adjoint qui a pour mandat de superviser le territoire québécois. C'est mon patron immédiat et nous avons développé une belle complicité. Du moins, c'est ce que je croyais.

— Valéry, you're late.

Je lui réponds tout de go en ne prenant pas la peine de le faire en anglais puisque je sais qu'il parle assez bien la langue de Molière. Généralement, nous échangeons in English, mais ce matin j'ai envie qu'il se mette à mon niveau à moi.

— Malcolm, qu'est-ce qui se passe ?

— Well, dear Valéry, I'm afraid that...

— Vous fermez pas le magasin pour de vrai ?
Dis-moi que c'est une stratégie !

Malheureusement, l'expression de son visage ne confirme pas mon hypothèse. Au contraire.

— I'm sorry but...

— T'es désolé ?

Ses regrets, auxquels je crois plus ou moins, me rendent furieuse. S'il avait la moindre considération pour moi, il m'aurait avisée. Il m'aurait évité le choc d'apprendre de façon aussi brutale que je perds mon emploi. Pour lui, je ne suis qu'un numéro d'employée, c'est clair !

— Je travaille ici depuis trois ans. Je me suis démenée corps et âme pour faire marcher la boutique et, là, tu me dis que c'est fini ? Sans même m'avertir !

— Valéry, rien n'est terminé, ajoute Malcolm, passant finalement au français.

— Comment ça ? On ferme ou pas ?

— Oui, dans trois semaines. Mais on te laisse pas tomber. Après la vente ici, tu as un poste qui t'attend in another store.

Cette nouvelle me calme un peu. Au moins, je ne me sens pas complètement rejetée.

— On apprécie beaucoup ton qualité d'employée et on a envie de keep on working with you.

— Bon, là, tu me rassures. C'est à quel endroit, le poste ?

En posant ma question, j'espère qu'il ne m'enverra pas plus loin que la ligne de métro. Je ne me vois pas du tout me taper trois heures de trafic par jour pour me rendre bosser dans la troisième couronne nord !

— Well, in fact, we close all the stores in Quebec, but we keep the ones in Ontario.

— En Ontario ? Malcolm, ma vie est ici. Je veux pas aller vivre en Ontario.

— Toronto is a really nice city, you know. Or Hamilton. Or maybe Ottawa.

La perspective de quitter Montréal ne me réjouit pas du tout. En fait, elle m'horripile. D'autant plus que je commence mes cours à l'université à la fin de l'été. J'envisage très mal l'idée de me retrouver au chômage avec un appart à payer toute seule, une voiture qui demande de plus en plus de réparations et des goûts vestimentaires et cosmétiques déjà trop luxueux pour mon budget. Quel dilemme!

— Laisse-moi y penser un peu, d'accord, Malcolm?

— Perfect, mais pour ta information, les postes de manager sont already occupied dans nos magasins de l'Ontario.

— Ça veut dire quoi, ça? Que je perdrai mon poste de gérante?

— Well, maybe not for a long time.

Là, c'est trop! Je ne peux pas croire qu'en cinq minutes ma vie peut basculer aussi dramatiquement. C'est inacceptable! Je dois prendre mon destin en main et ne pas laisser les autres décider pour moi. Je plonge.

— Malcolm, oublie-moi pour l'Ontario. Je quitte l'entreprise, dis-je d'un ton solennel pour que mes paroles aient plus d'impact.

Il écarquille ses grands yeux bruns. Je trouve qu'il ressemble à une grenouille. Déjà qu'il n'a jamais été beau, là, il est carrément repoussant. Puis, de l'étonnement, il passe à une expression plus neutre.

— If that's what you want.

Quoi, c'est tout? Pas de « Valéry, on peut essayer de te dénicher un poste dans tes cordes » ou, dans le pire des cas, de « I'm gonna miss you so much »?

Moi qui pensais vraiment que j'avais de l'avenir au sein de cette compagnie. Je me voyais un jour responsable des achats pour le Québec, puis pour la chaîne au grand complet. Là, j'aurais pu envisager de déménager à Toronto. Mais pas pour aller jouer les simples

vendeuses. Oh, pardon, les conseillères mode... Mais tout ça revient au même : recommencer au bas de l'échelle. Pas question de m'abaisser à ça. Pas à l'aube de mes trente-cinq ans.

— Of course, continue Malcolm, you're gonna quit after the closing.

WHAT? Il croit que je vais continuer à le servir pendant trois semaines? Alors qu'il n'a pas daigné me mettre au courant de la situation? Non mais pour qui il me prend? Valéry Aubé n'est pas une mauviette qui se laisse marcher sur les pieds, et Malcolm va l'apprendre... et payer le prix de sa gestion inhumaine!

— Non, je pars immédiatement.

— Pardon?

— Je pars maintenant! Ou pour être plus claire: right fucking now!

Son air stupéfait m'indiffère. Je n'ai pas envie de reculer, même si je me sens un peu coupable envers mes collègues. Ce sont elles qui se retrouveront avec tout le travail, mais il en va de ma dignité. Et au fond, je crois bien qu'elles seront contentes de faire des heures supplémentaires.

Je contourne le grand comptoir pour récupérer quelques objets personnels, dont ma bouteille d'eau réutilisable fuchsia et mon petit étui à maquillage qui contient trois de mes rouges à lèvres préférés. J'en garde toujours quelques-uns au boulot, au cas où j'oublierais d'en glisser un dans mon sac à main en partant de la maison.

Je dépose les clés du magasin devant Malcolm et je le regarde droit dans les yeux pour lui dire au revoir et lui préciser que je lui enverrai ma feuille de temps par courriel. Ensuite, je tourne les talons et je m'éloigne vers la porte vitrée.

— Je comprends ton frustration, Valéry, but...

— But what? dis-je en me retournant pour affronter celui qui semble vouloir me faire un genre de menace.

— Well, euh... Dans cette situation, je suis pas certain qu'on va pouvoir honorer nos engagements envers toi.

— QUOI? Es-tu en train de me dire que tu me donneras pas mon 4%? Tu sais que j'y ai droit! C'est la loi!

— I'm not saying that... But you know...

Malcolm laisse sa phrase en suspens et me fixe avec un regard indéchiffrable. Je ne vois pas quel message il essaie de me passer. Ce dont je suis certaine, par contre, c'est que ça m'enrage au max. Je considère que cette situation est totalement injuste et, quand je vis une injustice, ça me met hors de moi.

Dans la vie, j'ai toujours été capable d'affronter les difficultés et l'adversité la tête haute et sans trop perdre le contrôle de mes émotions. Quand on est une ronde comme moi et qu'on l'est depuis qu'on est toute petite, on se forme une carapace bien assez vite.

Mais ça, ce n'est pas de l'injustice. C'est la société qui est ainsi faite et je me suis habituée à vivre dans un monde où les minces sont valorisées et les rondes, mises de côté. Enfin... je le vis du mieux que je peux. Parfois avec tristesse, mais jamais avec colère ou même avec la rage que j'éprouve en ce moment.

— Tu veux jouer cette game-là, Malcolm? Ben on va la jouer à deux.

D'un pas déterminé, je me dirige vers la section des nouveautés. Cette magnifique robe portefeuille vert émeraude qui me fait une poitrine d'enfer, je la mérite. Cette longue blouse ample en soie à motifs aztèques, elle me revient. Cette jupe noire au look rétro chic est un must dans ma garde-robe.

Ailleurs dans la boutique, ce chapeau fedora en paille ornée d'un bandeau turquoise, il est à moi. Et ce parfum haut de gamme qui sent la baie rose et le patchouli ambré me va à merveille.

J'empoigne tous ces articles en m'assurant de choisir les plus grandes tailles disponibles pour être

certaine qu'ils m'aillent, je pose le chapeau sur ma tête et le flacon de parfum dans mon cabas. Visiblement, mon nouvel ex-patron se demande ce que je fabrique. Pas vite, le bonhomme.

— On est quittes, Malcolm. Le voilà, mon 4 %, dis-je en lui brandissant ma récolte à la figure.

— Valéry, you can't do that.

— Mets-en que je peux ! Just watch me !

Je jette un dernier coup d'œil aux étalages pour voir si j'ai oublié quelque chose et j'aperçois ce beau foulard tout léger aux motifs d'oiseaux exotiques. Lui, il sera pour Daisy. C'est exactement son genre !

En marchant vers la sortie, je m'empare de l'accessoire et je l'agite en direction de Malcolm pour lui faire un ultime signe de la main bien baveux. Je garde un visage confiant, même si je sens mes jambes qui ramollissent. Je réalise peu à peu la gravité de mon geste. Prendre des choses qui ne m'appartiennent pas, je n'ai jamais fait ça de toute ma vie. Est-ce que je suis en train de devenir une voleuse ?

J'hésite avant d'ouvrir la porte. Et si mon ex-patron me poursuivait ? J'aurais l'air de quoi ? Jamais plus on ne m'engagerait dans une boutique. Une gérante avec un passé de criminelle... Impossible !

Je me retourne une dernière fois et je vois que Malcolm n'affiche plus une mine stupéfaite, mais plutôt un regard méprisant. C'est suffisant pour me ramener à mes premières intentions qui, finalement, sont les bonnes !

Telle une star qui quitte la scène, je franchis la porte dignement, le menton bien haut, en regardant devant moi. S'ajoute à cela une indiscrete mélodie d'alarme antivol. Je m'en balance.

Mon destin m'appartient désormais et je n'ai pas besoin d'un Anglais de boss arrogant pour poursuivre ma route.

Une fois que je suis sur le trottoir, ma belle assurance s'efface au fur et à mesure que j'avance. Qu'est-ce

que je viens de faire là ? Lâcher ma job, voler mon employeur... Mais non, Val, ce n'est pas un vol. Tout ça te revient de droit !

Partagée entre la fierté et la culpabilité, je marche jusqu'au studio de Daisy, histoire de lui offrir son cadeau et de me faire confirmer que j'ai pris la bonne décision. Sur place, un jeune geek m'informe que sa patronne est en vidéoconférence et ne peut être dérangée. Déçue, je lui laisse le foulard en lui demandant de le remettre à Daisy de la part de « la nouvelle chômeuse » et je retourne chez moi.

Une fois dans mon appartement, je constate qu'il y fait aussi chaud que dans un four allumé à quatre cent cinquante degrés Fahrenheit. Vivement que j'installe un climatiseur ! Mais avec quel argent ? Ah là là, l'été s'annonce bien mal.

Dans ma chambre, j'envoie valser mes ballerines à l'autre bout de la pièce et je grimpe sur mon lit pour tirer sur la corde de mon ventilateur. Au moins, ça fera circuler l'air. Ahhh ! Déjà, il y a une petite brise. J'en profite quelques instants, le temps de sentir cette douce fraîcheur sur mon visage, et je ferme les yeux pour mieux savourer ce moment.

Beding ! Bedang !

— Ayoye donc ! Tabarnak !

Un morceau de je-ne-sais-quoi vient de me tomber directement sur la joue. J'ouvre les yeux et je constate qu'il manque une pale à mon ventilateur qui fait maintenant un bruit étrange.

Je saute du lit et j'atterris sur une pièce de métal.

— Ouch !

Je vérifie la plante de mon pied. Heureusement, je ne me suis pas coupée. C'est toujours ça de gagné. Le plancher de bois franc usé est recouvert de petits fragments de métal tandis que la pale manquante se trouve sur ma couette jaune pâle.

Soudainement, le bruit étrange du ventilateur se transforme en véritable vacarme et tout vole en éclats

dans la chambre. Une pale après l'autre. L'appareil est en train de se désintégrer. OMFG !!!

Instinctivement, je me penche et je pose les mains sur ma tête pour éviter d'être frappée par d'autres météorites en puissance et j'attends que le silence revienne.

Quel dégât ! Il y a des débris partout : sur ma petite commode en pin couleur miel, dans le tas de linge jeté au sol hier soir, dans le pot de ma fausse orchidée en plastique, dans mes bougies parfumées au thé blanc qui ne sentent rien et même... dans mes cheveux.

Mais le pire, c'est que je n'ai plus rien pour rafraîchir ma chambre. Cette nuit, ce sera carrément insupportable. Décidément, l'été va être long...

Tout en défaisant ma queue de cheval pour me secouer la tête et faire tomber les éclats de métal, je retourne à la cuisine. I need a drink.

Mais je ne vais tout de même pas commencer à picoler à 10 heures du matin. Chômeuse, oui. Ivrogne, non. Une bonne limonade bien sucrée fera l'affaire.

À la minute où j'ouvre mon frigo, je suis encore plus de mauvaise humeur. Il est presque vide ! Un sac de carottes, un pied de céleri, un paquet de fromage léger, des petits yogourts nature à 0% de matières grasses et un grand pichet d'eau filtrée.

Qu'est-ce qui m'a pris de faire le ménage hier avant d'aller chez Zofia et de lui donner tout ce qu'il y avait de bon dans mon réfrigérateur ? Bouteille de limonade comprise. Ah oui, je voulais passer la semaine à manger sainement et légèrement pour atténuer les effets d'un week-end trop gourmand. Ça, c'était avant que je perde mon emploi. Maintenant, je trouve que c'était une très mauvaise idée.

Frustrée, je referme brusquement la porte du frigo et je fige quelques instants. Qu'est-ce que je sens couler entre mes orteils aux ongles d'un beau rose vif ? Je baisse les yeux et j'aperçois un filet d'eau qui semble venir de l'appareil. Ah non ! Je rêve ! Après mon ventilateur, c'est au tour du frigo de faire des siennes ?

J'ouvre la porte de nouveau pour vérifier si ça fonctionne et je constate que ce n'est pas très froid. Le pichet d'eau est à peine frais quand j'y touche. Il est en train de me laisser tomber. Lui aussi.

Démoralisée, je m'affale sur une chaise et je reste là, ne sachant plus trop quoi faire. Appeler un réparateur? Pour un électroménager vieux d'au moins dix ans? Pas certaine que ça vaille le coût. Holy crap!

Plus de job, plus d'air frais dans l'appart, plus de frigo, plus rien de bon à me mettre sous la dent... Ce n'est pas vrai que je vais passer les prochaines semaines à suer à grosses gouttes et à distribuer des CV en plein mois de juillet. Des vacances forcées à Balconville? No way!

Mais comment occuper mon été tout en dépensant le moins possible? Un voyage? Trop cher! Du camping? Je déteste ça et je n'ai aucun équipement. Hummm... Les choix sont restreints.

Et puis je ne veux pas partir toute seule. Trop poche. J'ai envie de voir des gens, de m'éclater et d'oublier ce début de saison merdique!

Soudainement, j'ai une idée de génie! Mais oui, je la connais, la solution. Elle est exactement à une heure et quart d'ici. Et je suis convaincue que j'ai les moyens d'y aller. En espérant qu'il y aura encore de la place...

Je me rue sur mon ordinateur et je cherche fébrilement la page Facebook d'une vieille connaissance. J'y accède et sa photo de couverture me plonge dans mille et un souvenirs. Le lac, majestueux. Les montagnes qui le surplombent, tout aussi grandioses... L'endroit où j'ai passé tous mes étés d'enfance et d'adolescence. C'est là que je veux être. Nulle part ailleurs.

Juillet..

1

Le shack de Memphré

— T' aimes-tu la chambre ? Ç'a changé depuis que t'es venue, hein ? J'ai même acheté une nouvelle couverte c't'année.

Je jette un regard perplexe à M. Francœur. Il est récent, ce couvre-lit ? Vraiment ? On ne peut pas dire qu'il est très actuel avec son allure de cube Rubik. En plus, il n'a pas l'air très propre. Je préférerais celui de mon adolescence, avec de délicates fleurs roses, ça faisait plus chalet.

J'examine la petite pièce sombre, poussiéreuse et encombrée, et j'ai un coup de déprime. Ce n'est pas du tout comme dans mes souvenirs. Que pensais-je réellement retrouver ici ?

— T'es chanceuse en ti-pépère qu'il me reste ce chalet-là. Les autres, ça fait longtemps qu'ils sont pris.

Je suis dans ce qu'on appelait à l'époque « le petit shack ». M. Francœur est propriétaire des Chalets Beau Séjour, un ensemble de plusieurs maisons de

différentes tailles, situées tout près du lac Memphrémagog. Une rue à traverser, un sentier à parcourir et on y est !

Pendant une dizaine d'années, mes parents ont loué le même chalet pour que nous y passions nos étés en famille. À l'adolescence, quand j'ai voulu emmener une copine, ils ont demandé au propriétaire si elle et moi pouvions occuper le shack d'à côté, question de nous laisser notre intimité. C'est donc ici, dans cette pièce, que j'ai vécu quelques-unes de mes expériences d'ado, dont ma première relation sexuelle. À l'époque, je trouvais l'endroit pas mal plus romantique.

Mais bon, je suis ici pour relaxer et me changer les idées. Quand j'ai quitté mon appartement surchauffé ce midi, abandonnant derrière moi un frigo mort, j'étais tout excitée à la perspective de passer les prochaines semaines sur les rives du lac de mon enfance et de fréquenter la plage près du centre-ville de Magog.

Je ne me laisserai certainement pas démonter par l'aspect défraîchi de la chambre. Ou par le fait qu'un seul des ronds de la cuisinière du petit shack fonctionne. Ou par le choix de M. Francœur de condamner la salle de bain pour installer, de manière « temporaire », une toilette chimique. À environ cinq cents mètres du chalet.

Bon, d'accord, ce n'est pas le confort cinq étoiles, mais vu le prix de la location, je ne pouvais pas m'attendre à bien mieux. Par contre, avec tous ces inconvénients que je découvre au fil de ma visite, le montant du loyer pourrait être révisé à la baisse. Tentons une petite négociation.

— Monsieur Francœur, quand je vous ai appelé tout à l'heure, vous ne m'avez pas dit ça, pour la cuisinière et la toilette.

— Ah, ben non. Mais tu me l'as pas demandé.

Tu parles d'une réponse ! Comme si j'avais pu imaginer que le logis n'offrirait pas les services essentiels du siècle dernier.

— Quand même ! C'était pas comme ça dans le temps de mes parents. Vous auriez dû m'aviser. Là, je trouve ça pas mal moins emballant.

— Voyons, Valéry. T'es dans nature, ostensor à pédales ! Quessé que tu veux de plus ?

Son juron pour le moins saugrenu me fait éclater de rire. Ostensor à pédales, c'est vraiment à se demander où il est allé chercher ça. Puis un souvenir me revient en tête et j'arrête de rire. Je revois maman, assise sur la chaise longue aux carreaux jaune et bleu délavé, qui déblatère contre M. Francœur.

« On sait ben... Lui, quand il veut changer de sujet, il sort son ostensor à pédales pour nous faire rire ! Mais faut pas se laisser avoir. » Ma mère a bien des défauts, dont celui de critiquer tout un chacun, mais elle n'est pas naïve. Et elle ne serait pas fière que sa fille unique le soit !

— Monsieur Francœur, avec tous ces désagréments, j'estime que ça mérite une baisse de cinquante piasses par semaine.

— Là, t'exagères pas mal, ma petite...

— Écoutez, j'ai plus cinq ans pour que vous me parliez comme ça. Puis j'y pense, où est-ce qu'on se lave ? Dans le lac ?

Je viens tout juste de réaliser que, avec la salle de bain placardée pour une raison que le proprio refuse de dévoiler, la douche devient du coup inaccessible.

— Ah, ça, tu vas triper ben raide !

WTF ! S'il croit que je vais lui offrir un spectacle en prenant des bains de minuit pour me laver, il se trompe royalement.

— Y en est pas question ! En plus, vous n'avez même pas une plage privée, je me baignerai pas toute nue certain ! Même s'il fait noir !

— Mais non, je parle pas de ça. Viens voir.

Il m'entraîne derrière le chalet en marchant sur un long sentier de roches plates, au bout duquel se trouve... une douche en plein air. Ça, c'est trop génial !

— Quessé que je t'avais dit ?

Je m'apprête à lui témoigner mon enthousiasme quand je me souviens que nos négociations ne sont pas terminées.

— C'est pas pire, mais pas super pratique quand il pleut ou qu'il fait froid.

M. Francœur continue comme s'il ne m'avait pas entendue et se lance dans les explications du fonctionnement de l'appareil.

— L'eau chaude est icitte, faut faire attention, les boutons sont du mauvais bord.

— Hein ?

— Ben oui, l'eau frette, c'est le H, pis l'eau chaude, c'est le C.

— Vous pouvez pas les inverser ? Les mettre dans le bon sens ?

— Oui, oui, quand je vas avoir le temps.

Je soupire de découragement, mais mon interlocuteur ne s'en soucie pas et poursuit sur sa lancée.

— Anyway... Faut pas que tu la prennes trop longtemps parce que l'eau s'écoule pas super bien, pis ça fait une flaque sur leur patio à eux autres.

Derrière la douche, M. Francœur me montre un espace en pavés sur lequel on a aménagé une petite table de jardin bancale avec quatre chaises et un barbecue. Des mauvaises herbes s'échappent des joints entre les pierres rouges. De toute beauté.

— Ça appartient à qui, ça ?

— C'est tout à moi, se vante-t-il en indiquant une demeure de grandeur moyenne, située à une vingtaine de mètres, derrière quelques arbres.

Un chalet en bois qui semble sorti tout droit d'un kit prêt à assembler...

— Il n'était pas là avant ?

— Non, c'est ma nouvelle acquisition. Pis c'est moi qui l'ai monté moi-même. Tu seul !

Eh que ça paraît ! La galerie n'est pas de niveau, le cadre d'une fenêtre n'est pas de la même couleur que

les autres et le vernis a été appliqué seulement sur la façade. Du travail visiblement bâclé...

La proximité de cette résidence ne m'enchanté guère. Pas plus que la perspective de prendre ma douche quand des étrangers mangent leurs T-bones ou leurs merguez.

— C'est une famille qui me l'a louée pour tout l'été. Tu vas voir, y sont ben fins, surtout les deux flos.

— Euh... Ils ont quel âge ?

— Sept ou huit ans... Des vrais sportifs, ces petits gars-là. Ils jousent au hockey bottine ici. Ils tassent la table, pis ça leur fait un bel espace.

Que de bonheur en perspective ! Plus ça va, plus il me donne des arguments pour marchander un nouveau prix.

— Pis la douche, ils l'utilisent pas souvent. C'est surtout les parents qui la prennent.

— Ah, parce qu'en plus elle est communautaire ?

M. Francœur met quelques secondes à me répondre, tout occupé qu'il est à se battre avec le parasol pour le fermer. Encore un truc qui ne fonctionne pas bien.

— Ben, Valéry, tu le sais, les Chalets Beau Séjour, c'est comme un gros terrain de camping ! Tout le monde s'entraide, pas de passe-droit.

Là, il vient de m'insulter solide. Comme si je lui demandais une faveur. Eille ! Ça suffit !

— Monsieur Francœur, si j'avais voulu faire du camping, je serais allée au mont Orford ! Là, je loue un chalet. Un cha-let, pas une bicoque. Ça vaut pas trois cents piasses par semaine.

Le proprio arrête de jouer avec son parasol aux teintes verdâtres plutôt douteuses et me regarde d'un drôle d'air. J'attends la suite avec appréhension.

— Donc tu veux payer deux cent cinquante ? me demande-t-il, une pointe de coquinerie dans la voix.

— Ouin, dis-je avec méfiance.

— Valéry, je pense qu'on va pouvoir trouver un terrain d'entente.

Et le voilà qui sourit de toutes ses dents inégales.
Et moi, je me demande déjà dans quoi je suis en train
de m'embarquer...

Nom: Valéry Aubé, Val pour les intimes.

Âge: 34 ans, craint le 35.

Taille: 1,60 m

Poids: c'est pas de vos crêpes?*\$ d'affaires!

Occupation: jusqu'à tout récemment, top gérante dans une boutique de vêtements. Depuis, euh...

Lieu de résidence: Montréal, mais pour l'été j'ai loué un petit shack avec pas de toilettes tout près du lac Memphrémagog.

Mère: j'aimerais mieux pas en avoir.

Père: c'est l'homme le plus formidable du monde.

Relation avec les hommes: inexistante, mais c'est pas faute d'essayer.

Animal de compagnie: il y en a plusieurs, katon laveur, mouffette et toutes les sortes de hiboux.

Boisson: vino, vino, vino...

Ce que les gens disent de moi: que je suis généreuse, un brin étourdie et parfois un peu trop volontaire.

Citation préférée: «Who runs the world? Girls!» - Beyoncé.

En ce moment: OMG! Vous voulez vraiment le savoir? Je passe un été de fou! Quand je vous dis que ça peut pas être pire... Tout m'arrive.

Buts
dans
la vie

Trouver: un homme, une vraie amie, une job stimulante (dans l'ordre ou dans le désordre!).

Aimer: moi-même, mon apparence, mes défauts.

Vivre: le bonheur, le vrai.

Nathalie Roy est auteure et scénariste. Elle est chroniqueuse à ses heures à *Salut Bonjour week-end*, où elle partage son amour de la littérature. Fan de chick-lit et foodie invétérée, elle a écrit la série à succès *La Vie épicée de Charlotte Lavigne*, vendue en France, en Pologne et en République tchèque, ainsi que la trilogie *La Vie sucrée de Juliette Gagnon*.



ISBN 978-2-7648-0799-6



Groupe
Livres
Québec Média

Suivez Nathalie Roy sur :

Facebook.com/NathalieRoyAuteure
Twitter.com/nathalieroy01